

Gabrielle Garcia

et les républicains espagnols en Bretagne

Chemins d'exil et de retour

Fille de combattant républicain espagnol exilé en France en 1939, née à Saint-Malo d'un mariage mixte, elle grandit sur la côte où vivent comme son père des républicains espagnols de retour des camps nazis des îles anglo-normandes. Co-auteure de *La Mémoire retrouvée des Républicains espagnols*, éditions Ouest-France/Edilarge, 2005, salué par la critique, Gabrielle Garcia a créé en 2001 la Commission Mémoire du Centre culturel espagnol de Rennes. Actuellement Présidente de l'association MERE 29 (Mémoire de l'Exil Républicain Espagnol dans le Finistère), elle vient de publier *Pour entrer dans Grenade*, Mare Nostrum éditions.

Entretien mené par Jean-Louis Coatrieux

Vous êtes Présidente de l'association MERE 29 (Mémoire de l'Exil Républicain Espagnol dans le Finistère) et co-auteure du livre *La Mémoire retrouvée des Républicains espagnols*. Vous avez créé en 2001 avec Mariano Otero, que les lecteurs d'*Hopala !* connaissent bien, la Commission Mémoire au Centre Culturel Espagnol de Rennes. Cet engagement pour vous est fort. Pourriez-vous nous dire ce que ces républicains ont représenté en Bretagne avant, pendant la guerre et ce qu'ils représentent aujourd'hui ?

La Bretagne a été une terre d'asile et d'exil des Républicains espagnols et cela dès 1936. Ce qui la caractérise, c'est l'arrivée par mer des fugitifs, une vingtaine de bateaux en 1937. Mais c'est lors de la *Retirada* au début de l'année 1939 que la Bretagne a reçu le plus grand nombre de

réfugiés : 3700 civils arrivés dans le Finistère en une dizaine de jours, presque trois mille en gare de Rennes, en une semaine. Quant aux ex-combattants internés dans les camps du sud de la France, ils sont arrivés en Bretagne avec leur CTE¹ dès l'automne 1939. Après la défaite, ils ont été amenés de force à Brest et à Lorient pour travailler comme forçats à la construction du Mur de l'Atlantique. À Brest, entre 1941 et 1944, on estime à plus de quatre mille le nombre d'espagnols qui ont travaillé à l'édification de la base sous-marine et des fortifications alentour. Ces chiffres résultent d'un travail rigoureux mené par les membres de MERE 29. Il est plus difficile de chiffrer leur présence aujourd'hui. Mais ils sont dans la mémoire de leurs enfants et petits-enfants qui vivent nombreux en Bretagne.

Dans votre premier livre, vous avez rassemblé de nombreux témoignages en Ille-

1. Compagnies de Travailleurs Étrangers.

et-Vilaine sur les chemins parcourus par ces républicains venus de Galice, du pays basque, de Catalogne...

Une précision s'impose : les témoignages que j'ai rassemblés à partir de 2001 sont ceux des hommes et des femmes qui ont pris les armes pour défendre la République. Ils m'ont appris leurs parcours personnels, divers et très instructifs. Mais leurs paroles m'ont surtout confirmé ce que je savais déjà et que j'avais entendu de mon père. Des idées martelées avec force : la légalité de la République, la Non Intervention de la France, de l'Angleterre. Et surtout j'ai retrouvé une langue authentique, celle des acteurs de l'Histoire. Ils m'ont parlé de rebelles, de fascistes, d'armée franquiste, mais pas d'armée *nationaliste*, appellation partielle imposée par les vainqueurs et reprise par des historiens, avec complaisance, ou par suivisme.

Ce combat pour la mémoire a aussi lieu en Espagne et il a porté et peut-être porté encore de grands espoirs et une réconciliation depuis la loi d'amnistie de 1977. Qu'en est-il vraiment ?

La mémoire républicaine porte en elle une exigence de justice et de vérité. Dans un passé récent, il y a eu des espoirs déçus comme la loi de Mémoire historique votée en 2007 qui ne répond pas à l'une des principales revendications : que soient déclarés illégaux les tribunaux franquistes. Il y a eu aussi l'éviction du juge Garzón en 2010, suspendu de ses fonctions pour avoir voulu enquêter sur les crimes franquistes. La situation se résume en quelques mots : le franquisme demeure impuni et légal.

Il ne peut y avoir réconciliation sans reconnaissance des faits. La loi d'amnistie est une loi interne à l'Espagne. Elle ne respecte pas le Pacte international aux droits

civils et politiques, ratifié par l'Espagne en 1976. Or, de ce Pacte émane l'idée fondamentale que les crimes contre l'humanité sont imprescriptibles. Là encore, le Conseil des droits de l'homme des Nations unies est intervenu pour demander l'annulation de cette loi. Un tribunal fédéral argentin, saisi par des victimes espagnoles, a ouvert à son tour une instruction sur les crimes du franquisme.

Il y a d'abord des victimes et leurs descendants, toute une humanité que vous approchez dans vos recherches. Comment êtes-vous parvenue jusqu'à eux ?

Cela a été un très long voyage. La première étape a eu lieu à la fin des années soixante. Je venais d'entrer au lycée. Je suis partie, seule femme, avec vingt-sept journalistes qui travaillaient comme saisonniers en Bretagne. Là-bas, j'ai vu ce que signifiait être enfants des perdants de la guerre. La répression franquiste a été une répression de classe. Ces journalistes qui avaient rêvé d'un peu de justice sociale se sont retrouvés vivants comme des animaux dans des grottes creusées de leurs mains et parmi eux, mon grand-père. C'est une histoire et un coin de la province de Grenade très peu connus, Moraleda de Zafayona, en terre d'Alhama, à trente kilomètres de Grenade.

Et plus récemment ?

Il y a trois ans, lorsque j'ai senti l'heure venue, j'ai pris le téléphone et appelé sans les connaître des membres d'*Izquierda Unida* de Cijuela, le village de mon père, dans la Plaine de Grenade. Ils ont aussitôt répondu « présents », surpris et émus de voir que la fille d'un exilé de Cijuela, vivant en France leur apporte l'histoire du village parce que, entre autres choses, ils ignoraient qu'à Cijuela, pendant la République, il y a eu une expé-

rience de collectivité agricole. La rencontre a été forte.

Qu'en est-il dans un village comme celui de votre père, Cijuela ? Les familles de victimes acceptent-elles de parler de ce passé ?

Très peu, il s'agit d'un village de la plaine de Grenade où la répression a été féroce ; j'en parle dans mon livre. Sept femmes du village ont été violées et exécutées. On connaît les noms, également ceux des bourreaux. Mais peu de familles ont accepté de parler. La peur, oui, et la situation économique du pays n'arrange rien. *El enchufismo* (le piston) existe, plus visible dans les villages. Ceux qui sont aux commandes sont souvent les descendants des vainqueurs, mais avec de nouvelles étiquettes. Forts de l'impunité du franquisme, ils se montrent de plus en plus arrogants et cyniques. Le peu de travail qu'il y a est donné aux familles « irrécupérables ». Pendant la République, nos pères ont lutté pour que les journaliers relèvent la tête, à travers des expériences comme celles dont je parle dans mon livre. Ils y sont parvenus. En 2013, beaucoup sont à nouveau « tête basse » devant le maître, celui qui donne le travail. Aujourd'hui, fondamentalement rien n'a changé. À Moraleda, des familles sans ressources déblayaient devant les grottes abandonnées il y a cinquante ans, et à nouveau occupées. N'oubliez pas la grotte ultra chic ; non, ce sont des trous sans électricité, sans eau, rien.

Qu'ont-ils appris de vous et vous, qu'avez-vous appris de ces femmes et de ces hommes ?

Ils ont appris ce qu'ils sentaient être à eux mais qu'ils ignoraient : l'histoire de la République vécue à Cijuela. Eux m'ont aidée à retrouver les victimes du village, une histoire enfouie mais qui était là. Avec eux, j'ai aussi appris à sourire à cœur ouvert parce que je

ne voyais plus mon père douloureux mais dans l'action, dans l'espoir, avec les siens. Et qui plus est, dans son décor, au bord du Genil, le berceau de Federico García Lorca. Cijuela est à cinq minutes en vélo de Fuente Vaqueros. Les journaliers dont je parle et que je nomme dans le livre n'apparaissent pas dans l'œuvre de Lorca mais ils étaient bel et bien là, en chair et en os, brandissant leur poésie dans leur poing fermé.

Deux événements marquants ont eu lieu cette année : le premier concerne la réalisation du documentaire *La Lettre à Gabrielle* dont vous êtes le personnage central. Il a été diffusé en avant-première par TV Rennes puis présenté à Étonnants Voyageurs, à Saint-Malo, au printemps dernier. Il associe étroitement votre histoire personnelle et celle de ces républicains exilés. C'est votre voyage entre Saint-Malo et Rennes, jusqu'à Grenade, Moraleda et Cijuela. Comment en est né l'idée et pourquoi l'avoir tourné ?

L'idée est née lorsqu'il y a cinq ans, j'ai retrouvé en Espagne la famille d'un résistant espagnol fusillé à Rennes, en 1944, Pedro Flores Cano. J'ai alors cherché à faire un documentaire sur son histoire en l'associant bien entendu à l'exil républicain espagnol en Bretagne. En possession des témoignages et des images que j'avais tournées, j'ai contacté plusieurs réalisateurs mais cela n'a pas marché, faute de moyens financiers. J'étais aussi en contact avec le réalisateur Alain Gallet. Il avait lu mon manuscrit *Pour entrer dans Grenade*. Alain Gallet, qui est davantage un « documentariste de portrait », s'est intéressé à mon parcours. J'ai accepté de tourner ce film parce que me prendre comme personnage central, c'est passer obligatoirement par la mémoire républicaine espagnole et l'exil en Bretagne.

Votre nouveau livre *Pour entrer dans Grenade* vient de sortir. Il est déjà très présent dans le documentaire que nous venons d'évoquer. Vous dressez un portrait magnifique de votre père et de l'expérience de vos premiers pas en Andalousie. Il signifie beaucoup pour vous. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

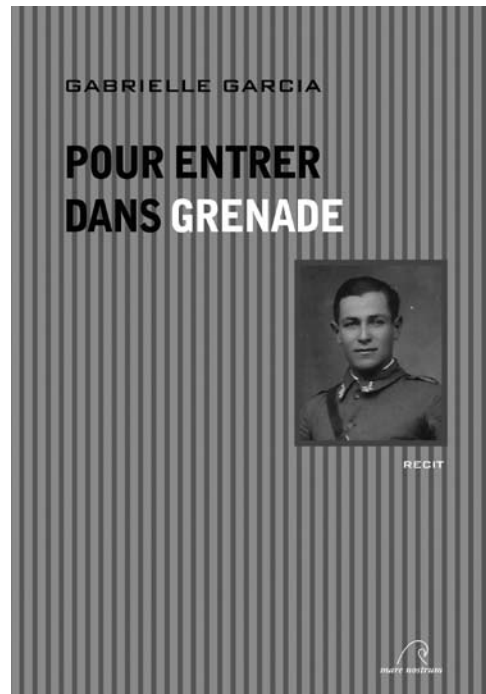
Il est indissociable de sa terre et des siens. L'expérience républicaine menée à Cijuela a été fusionnelle ; ces hommes ont rêvé ensemble, lutté ensemble. Cette fraternité, ce partage se faisaient entendre la nuit à Saint-Malo, lorsqu'il criait le nom de ses frères. Avec lui, il y a les autres. J'ai souvent frémi en entrant chez eux ou chez leurs enfants. Je le retrouvais avec cette douceur incroyable des rives du Genil, sa poésie, mais aussi la violence due à une situation sociale profondément injuste. Ces hommes gardent en eux les contes de leur enfance entendus le soir mais racontés pour calmer leur faim. Les contes des bords du Genil sont imprégnés des larmes de leur mère.

Quels sont vos nouveaux projets ? Pour-suivre ce travail de mémoire ? Un nouvel ouvrage en cours ?

Tout d'abord une publication en Espagne au printemps prochain, portant sur l'exil républicain espagnol en Bretagne. Il s'agit d'une version corrigée, amplifiée de mon premier manuscrit². Et puis, je vais enfin pouvoir me laisser aller à l'imagination. J'ai commencé une fiction qui mêle personnages fictifs et d'autres qui furent vivants. L'histoire se passe entre la côte malouine et la province de Grenade.

D'où écrivez-vous ?

Là où j'éprouve solitude et douleur. Je ne parle pas d'une douleur larmoyante mais d'une autre qui a la force des guitares et du chant d'Enrique Morente, que l'on entend dans la première séquence du film. Cette douleur a aussi la fierté de l'hymne andalou chanté il a quelques semaines par des femmes et des hommes venus accueillir à Grenade, face au Tribunal Supérieur de Justice



Andalou d'où il venait d'être libéré, le représentant du SAT³, Diego Cañamero. Les paroles disent ceci : « Andalous, levez-vous, demandez terre et liberté pour l'Andalousie libre, l'Espagne et l'Humanité. » Mon être s'enracine dans cet hymne et l'âme de Grenade, là où l'histoire de l'Europe a basculé.

2. *La Mémoire retrouvée des Républicains espagnols*, éditions Ouest-France/Edilarge, 2005, première partie : les acteurs de la république.

3. Syndicat Andalou des Travailleurs.

La Bretagne est-elle toujours présente ?

Bien sûr mais avec des visages différents. Il y a une Bretagne qui fut hostile aux exilés espagnols ; elle est aussi pour mon père et d'autres espagnols la terre où ils ont connu le travail forcé. Mais il y a aussi une Bretagne profondément fraternelle et solidaire, celle qui les a accueillis en 1937. Pour mon père, andalou, vivre sur la côte bretonne où le vent et la pluie sont plus présents que le soleil, ce fut certainement difficile. Mais je crois que la Bretagne, il la voyait aussi

à travers sa femme, ma mère, qu'il aimait et respectait. Elle était de la campagne malouine, fille d'un *terre neuva* disparu en mer. Il était un « damné de la mer ». J'ai ce double héritage.

Ecrire n'a-t-il pas été finalement le chemin pour entrer dans Grenade ?

Oui, en ramenant la mémoire de mon père sur sa terre et, avec elle, celle des républicains espagnols. Leur mémoire faite histoire appelle le lecteur à entrer avec nous.

